

Rendez-vous à L'Hôtel

Georges Kiejman

Les trois coups ont sonné. Le comédien apparaît. Grenades dégoupillées dans une main, femmes dans l'autre, verbe et érudition en toile de fond. Vaste spectacle alternant la culpabilité et l'innocence du complice d'une gauche disparue, présumé méchant, accusé de suffisance et de courtisanerie. Avant tout victime de lui-même, ce tendre mal-aimé demeure orphelin de ses repères.

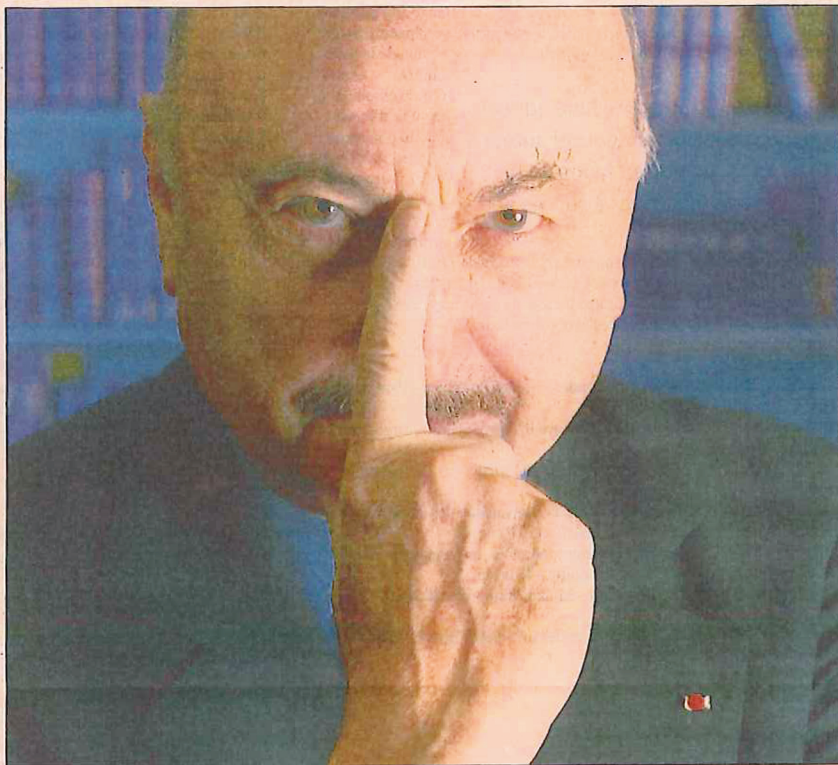
Chaque semaine, Le nouvel Economiste décortique une personnalité à « L'Hôtel », rue des Beaux-Arts, Paris VI. Portrait d'un génie de la plaidoirie témoin de la faillibilité des talents politiques.

Par Gaël Tchakaloff

On comprend mieux son succès auprès des actrices. Il est un cinéma à lui tout seul. S'il a toujours refusé de coucher par écrit les lignes de sa vie, l'amoureux des mots et de la littérature sait bâtir et raconter les histoires. La construction de sa langue, plus écrite que parlée, s'est arrêtée à la philosophie des lumières. Sa formulation mêle l'audace à la provocation, la coquetterie à l'avant-gardisme. Il aime vous « *baiser le bout des doigts* » plutôt que de vous embrasser, n'hésite pas à aduler Scarlett Johansson et à citer les derniers créateurs de la mode branchée, entre deux références à Henry James, Virginia Woolf ou Edith Wharton. Metteur en scène de ses affres et de ses succès, conteur et orateur charismatique, il joue du déclenchement des passions et du déchaînement des clivages. Ce qui transforme parfois le pari de la polémique en boomerang de violence ou d'agressivité. Résolution non client des dîners animés mais esprit redouté des conventions sereines, certains se l'arrachent, tandis que d'autres l'évitent. Car il ne peut s'empêcher de faire voler en éclats ce qui lui paraît faux ou superflu. Comme s'il se sentait toujours obligé de rentabiliser sa présence, qu'il s'agisse de manifestations publiques ou de réunions en petit comité. Pourtant, il n'a plus à prouver ses capacités cérébrales ou professionnelles. Héros des grandes affaires pénales, - du procès de Pierre Goldman à celui de Georges Ibrahim Abdallah, de l'affaire Malik Oussekine à celle de Bertrand Cantat -, spécialiste de la propriété littéraire et artistique, il est désormais moins l'avocat des cinéastes (Luc Besson, Gaumont) que celui des animateurs ou des producteurs de la télé-réalité (Stéphane Courbit, Nagui). Les remords, il ne connaît pas. Les regrets sont intériorisés. La nostalgie, parfois, ressurgit. Prisonnier de l'image d'une génération politique, enfermé par son tempérament autant que par ses amours, sacrifié sur l'autel de ses combats, il s'exempte par un humour tour à tour léger et meurtrier : « *Il est indispensable d'avoir l'air méchant. Je suis méchant parce que drôle et je suis drôle parce que je ne veux pas que vous voyiez mes larmes. Ce matin, je n'ai pas encore eu le temps de mettre mon masque.* » Trop fort.

Flagrant délit

Il aurait bien voulu qu'on le prenne pour un cousin de David de Rothschild. Cela a presque marché, un temps. Avec ses costumes Chiffonelli et ses chemises Charvet, l'ancien ministre délégué à la Justice de François Mitterrand aurait pu passer pour un représentant d'une lignée de banquiers établis. A



Pierre Mendès France, il était capable de beaucoup d'esprit ou d'ironie, mais pas d'humour. Il pouvait être drôle aux dépens des autres mais pas à ses propres dépens. » Le rapprochement avec François Mitterrand s'opère autour de la littérature, mais l'avocat n'étudie pas, pour autant, leurs jeux anecdotiques : « *Il se considérait comme un grand séducteur de femmes (...)* on avait dû lui dire, à tort ou à raison, que j'avais un certain succès. Je lui racontais toujours mes efforts de séduction comme étant voués à l'échec. Cela le rassurait, comme si Blanche-Neige avait avoué à sa belle-mère qu'elle ne croyait pas à sa propre beauté. »

Jugement dernier

Les femmes, encore et toujours. Il en est fou, esclave de ses destinées amoureuses. Indéniablement, il comprend mieux la passion que le couple. Trois mariages (dont Marie-France Pisier et Laure de Broglie), trois enfants... Désormais, il vit seul. « *Quand on commence à mourir doucement, il faut le faire avec dignité et distance. Pour aimer d'amour, il faut avoir le sentiment que l'on mérite encore d'être aimé d'amour. Les femmes qui vous aiment attendent tout de vous. Et je ne suis pas en état de tout donner.* » Tiens donc. Le gaillard ne semble pas tout à fait avoir renoncé à la séduction. En revanche, son intelligence et sa lucidité le conduisent à tenir en alternance un discours énergique et résigné, voire neurasthénique. Dans tous les domaines. Y compris professionnel. D'ailleurs, il s'en amuse : « *Je mourrai dans une salle de tribunal. D'un coup, boum ! Je tomberai. Les chènes n'ont pas besoin d'être abattus, ils tombent tout seuls.* » Emballé par les affaires qu'il suit (il est actuellement l'avocat de Bettina Rheims, d'Inès de la Fressange et d'Elizabeth Roudinesco), il ne peut s'empêcher, dans le même temps, de critiquer l'évolution de son métier et par là même, son propre chemin. « *Le bon avocat comprend mieux les gens que les autres, si bien qu'il établit un courant d'empathie entre ceux qui jugent et ceux qui doivent être jugés. Mais il est difficile de n'avoir rien fait d'autre. On ne peut pas se contenter d'avoir été un intercesseur.* » D'un ton officiel, il annonce que ses trois millions de francs de dettes à la banque le contraignent à plaider encore. Et ne cache pas son envie financière pour ceux qui ont choisi le droit des affaires... S'en inquiète-t-il ? De cela, pas vraiment. « *J'aimerais pouvoir dire que je suis le deuxième plus grand avocat de France, en ajoutant que je ne sais pas qui est le premier.* » ■

Allumez le feu

d'autres, - Pierre Bérégovoy ou Bernard Tapie -, il laissait volontiers l'image du prolétariat, attachée à ceux qui se sont arrachés de la misère. Pendant ce temps, il jouait les dandys mystérieux, comme il l'avait déjà fait à la faculté de droit. Dégoussé dans les costumes qu'on lui donnait. Pourtant, son goût pour la justice et son ouverture d'esprit viennent d'ailleurs. La fréquentation des pauvres, il connaît. « *Il y a une proximité avec les vrais pauvres qu'il est difficile d'acquiescer. C'est indélébile mais structurant.* » Rescapé de Saint-Amand-Montrond, orphelin d'un père jamais revenu d'Auschwitz, interne dans le Berry puis élève au lycée Voltaire, il a longtemps partagé une pièce de trois mètres sur quatre avec sa mère, à Paris. Trop d'in-

œuvres que sa mère choisit en fonction de la couleur des jaquettes. Souvent les mêmes d'ailleurs, lorsque la présentation extérieure du livre change. « *Les livres, c'est d'autant plus précieux qu'on en a manqué.* » Vivant de mille petits métiers, - cloueur dans la fourrure, serveur -, il poursuit ses études de droit pour devenir avocat. Une profession facile d'accès, qui correspond à son fantasme caché de la défense de la veuve et de l'orphelin. La veuve, surtout. Il voudrait bien qu'elle lui tombe dans les bras.

L'amour à charge

Le compte de la mère réglé, il cherche des pères de substitution. Une ribambelle. Ceux qui l'aident par commis-

l'homme d'Etat. « *C'est une rencontre absolument capitale. Tout à coup, cette espèce de père divin a estimé que j'étais un garçon intelligent, ce qui m'était complètement indispensable car personne n'avait pu m'en convaincre auparavant. Jusque-là, je m'étais contenté de naviguer entre les écueils.* » Déterminant ses convictions, il goûte à une forme d'idéal et entre dans un cercle dont il ne pourra plus se passer. Car il est d'abord le fidèle de Mendès France avant d'être celui de Mitterrand, rencontré plus tard : « *François Mitterrand savait que j'étais très proche de Pierre Mendès France, à l'égard duquel il avait, à l'époque, un mélange d'admiration et de méfiance. J'ai été englobé dans la méfiance mais pas dans l'admiration. Il n'a*

« *Je suis méchant parce que drôle et je suis drôle parce que je ne veux pas que vous voyiez mes larmes.* »

timité tue l'intimité. Elle ne savait ni lire, ni écrire, ni coudre, mais compensait ses manques par l'urgence de nourrir son enfant. Le protégeant, sans autre forme de démonstration affective. Ni baisers, ni câlins... « *Ma mère n'en a pas privé d'amour maternel mais elle m'a privé d'amour filial.* » Le voilà donc placé dans l'impossibilité de l'aimer en retour, décidé à se construire en opposition face à ceux qui l'entourent. Doué pour le français et l'histoire, il se perd dans la lecture, se contentant des

ration et ceux qui le soutiennent par estime. Pierre Mendès France s'impose. Celui qui a le plus compté. Celui qui l'a façonné humainement et politiquement. Il le rencontre en 1962 par le biais de Françoise Giroud, dont il est devenu « très proche », au gré de ses activités militantes... Il le soutient à Evreux, puis à Grenoble, décidé à être utile à ses campagnes électorales. Hébergé dans sa maison de Louviers, il pénètre son intimité et devient une sorte de secrétaire et de garde du corps de

commencé à être aimable avec moi qu'après 1982. » Une admiration humaine, intellectuelle et affective pour l'un, une estime cérébrale pour l'autre. Dieu d'un côté, un apôtre, de l'autre. Il s'en explique, clairement. « *Pierre Mendès France portait un intérêt désintéressé aux autres, il vous écoutait pour vous. Lorsque François Mitterrand manifestait de la sympathie à votre égard, on ne pouvait inconsciemment s'empêcher de rechercher ce qu'il pourrait retenir de vous qui lui soit profitable. A la différence de*

Signes

• Ses dates

- 1789 : La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen.
- 1944-1945 : La Libération.
- 1948 : La création d'Israël.
- Son épitaphe
« *J'ai eu tort de vous quitter.* »
- Son signe de coquetterie
« *Je suis né au siècle dernier mais je ne donne pas ma date de naissance.* »